

657
VOL. XXIII.

JUILLET 1917

No. 7

LA
REVUE LEGALE

(NOUVELLE SÉRIE)

PUBLICATION MENSUELLE

DE

JURISPRUDENCE ANNOTÉE

CONTENANT

LES ARRÊTS DE PRINCIPES DE TOUS NOS TRIBUNAUX.

RÉDACTEUR :

J. J. BEAUCHAMP, C. R.,

AVOCAT DU BARREAU DE MONTRÉAL, DOCTEUR EN DROIT

Auteur de "*The Jurisprudence of the Privy Council*", des "*Répertoires de la Revue Légale*" et de la "*Revue de Jurisprudence*", de la "*Deuxième table des Rapports judiciaires de Québec*", du "*Code civil annoté*", et du "*Répertoire général de jurisprudence canadienne*".

L'étude du droit élève l'âme de ceux qui s'y vouent, leur inspire un profond sentiment de la dignité humaine, et leur apprend la justice, c'est-à-dire le respect pour les droits de chacun.

(ESBACH, *Étude du droit*, p. 12).

WILSON & LAFLEUR, Limitée, Editeurs,

Librairie Générale de Livres de Droit

17 et 19, RUE SAINT-JACQUES,

MONTRÉAL, CAN.

Civil Code of Lower Canada

and the Bills of Exchange Act, 1906

WITH ALL STATUTORY AMENDMENTS VERIFIED, COLLATED AND INDEXED

BY

WM. H. BUTLER, L.M.M., Assistant City Attorney.

PRICE \$2.50 BOUND IN CLOTH.

WILSON & LAFLEUR, Limited,

LAW BOOKSELLERS AND PUBLISHERS

17 and 19 St. James Street.

MONTREAL.

SOMMAIRE

LAPIERRE v. BARIL et autre, ces derniers en garantie, et TOBIAS et autre.—Revision —Dépôt—Action principale et en garantie—C. proc., art. 1196, 1197.....	290
THE CANADIAN PACIFIC RAILWAY COMPANY, défendant-appellant v. Dame PARENT, plaignant-respondent, and CHALIFOUR, plaintiff in continuance—Respon- sability—Railway accident—Pass-contract—Release—Conflict of law—C. C. arts, 6, 8, 9, 1056.....	292
DESNOYERS v. LA COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE FEU DE LA PAROISSE ST-VINCENT DE PAUL.—Assurance mutuelle—Incendie— Erreur—Fausses représentations—Renonciation—Acquiescement—C. civ., art. 992, 993, 2574—S. rev., 1909, art. 7034, par. 3.....	303
Dame KOSTEL v. HAMPTON.—Habeas corpus—Guardianship of minor child—Posses- sion of the child—C. C., art. 200—C. P., art. 1114.....	307
BROWMAN and others v. GOLDBERG.—Sale of goods—General denegation—Evidence —C. P., art. 110, 196, 202, 339.....	311
PINSONNEAULT v. THE MONTREAL LIGHT, HEAT & POWER COMPANY et LA VILLE DE ST-PIERRE.—Responsabilité—Procès par jury—Verdict—Négligence— Nouveau procès—C. proc., art. 498, 499.....	315
MARCIL TRUST CO. LIMITED v. KENNEDY.—Promesse de vente—Défaut de paie- ment—Résiliation—Option—Conclusion—C. civ., art. 1541, 1542.....	320
SIMILINGIS v. PROVINCIAL FIRE INSURANCE COMPANY OF CANADA.—Obli- gation—Erreur—Nullité—Négligence—Police d'assurance—Annulation—C. civ., art. 992.....	323
CADILLAC MOTORS LIMITED v. GOUDRON et autre.—Droit de rétention—Garage— Automobile—Frais de garde—Saisie-revendication—C. civ., art. 1679, 1812.....	326
THE PROMOTION COMPANY OF CANADA (EUGÈNE COOK) v. dame LERICHE.— Mandat—Agent à commission—Contrat—Nullité—Procédure—Conclusions—C. civ., art. 1722—C. proc., art. 113.....	329
CHAREST v. SÉNÉCAL.—Action confessoire—Servitude—Passage—Ruelle—Obstacles Locataires—C. civ., art. 557, 558, 1618.....	333

*“Wanted for cash, a complete set of English Law
Journal Reports, 1823 to 1915. T. H. FLOOD & Co.,
214 W. Madison St., Chicago, Ill.”*

tually be, is supposed to be where the man has his domicile, not where he resides. In the case where his domicile does not correspond with his residence; and therefore his succession opens there and is governed by the law which prevails there. Yet the French courts will not renounce jurisdiction over these matters, but they will apply the law which prevails where the domicile exists, as they did in the case of Forgo. In that case, by the French law, the collateral relatives did not succeed to a natural child where by the Bavarian law they did.

Weiss, in his work on Private International Law (1), says that in France, jurisprudence sets out from the idea that French tribunals are incompetent to decide contestations between strangers in personal and moveable matters; but that it considers that it may give sufficient satisfaction to the interests of justice and of practice by numerous exceptions which it brings to that principle. Then follow the arguments upon which that principle is sustained. Now one of these exceptions relates to the matter of foreigners admitted to domicile, and it is considered upon p. 317 of the work where the author says:

“The first exception is that in which foreigners benefit by being permitted to fix their domicile in France by a decree of the Chief of the State conformably to art. 13 of the Civil Code; that by this privilege foreigners enjoy all the privileges, rights, even those which only belong to Frenchmen. They are entirely assimilated to these latter, from the point of view of the competence of the tribunal”.

There is then no doubt that legal domicile cannot be acquired in France except by state authorization. The

(1) Vol. 15, p. 314.

domicile mentioned in art. 600 of our Code cannot be obtained by a foreigner in France without such authorization; nor can the domicile mentioned in art. 96 of our C. C. P. be obtained there without authorization, unless it be considered that the word "domicile" in that article means what it meant by the expression domicile *de fait* in the French jurisprudence, which means a domicile of actual residence at which a party may be summoned and called upon to answer for any complaint that may be made against him or acts committed in that place.

If that be the domicile of art. 96 of the C. C. P., it ceases when the party ceased to reside in the place and did not exist when the proceedings in this case were commenced. It is absolutely and clearly according to French jurisprudence that the French courts would not take jurisdiction between foreigners over events which happened when those two foreigners were living in this country and had no legal domicile in France.

**LAPIERRE v. BARIL et autre, ces derniers en
garantie, et TOBIAS et autre.**

**Revision—Dépôt—Action principale et en garantie—
C. proc., art. 1196, 1197.**

MM. les juges Fortin, Guerin, et Lamothe.—Cour de revision.—No 2717.—Montréal. 24 octobre 1916.—Jacobs, Hall, Couture et Fitch, avocats du demandeur et défendeurs en garantie.—Baril et Roch, avocats des défendeurs et demandeurs en garantie.

Lorsqu'une action principale et une action en garantie n'ont pas été réunies ni pour les fins de l'instruction ni pour les fins de l'audition, et que la première a été maintenue et la seconde, rejetée, les défendeurs, demandeurs en garantie, inscrivant en Cour de revision, doivent faire deux dépôts.

Motion pour faire rejeter une inscription, faite devant la Cour de revision, d'un jugement accueillant une action principale et rejetant une action en garantie parce que les défendeurs n'avaient fait qu'un seul dépôt.

M. le juge Lamothe. La présente cause se distingue nettement des autres causes dans lesquelles la Cour de revision a déclaré qu'un seul dépôt, avec l'inscription en revision, était suffisant. Dans le cas présent, il y a deux causes séparées; et ces deux causes n'ont pas été réunies ni pour les fins de l'instruction ni pour les fins de l'audition. Les demandeurs en garantie ont fait motion pour que les deux causes fussent entendues en même temps, et cette motion a été accordée.

Comme question de fait, les causes n'ont pas été réunies. Le procès-verbal de la Cour d'audition démontre qu'il y a eu audition séparée sur l'action principale et sur l'action en garantie. Pour remplacer l'enquête, des admissions ont été faites dans l'action principale, alors qu'aucune semblable admission n'a été faite dans l'action en garantie.

Il y a donc eu deux causes; et ces deux causes sont restées séparées jusqu'au jugement. Et le fait qu'un seul jugement a été rendu, disposant des deux causes, n'a pas eu l'effet de les réunir pour les fins de l'instruction en revision.

Jugement: "Considérant qu'il y a dans l'espèce deux causes différentes dont l'enquête et l'audition ont été fixées au même jour sans réunir les causes, et qu'au cas de contes-

tation devant cette Cour, tant par le demandeur principal que par les défendeurs dans l'autre action, il pourrait y avoir deux mémoires de frais payables par les défendeurs principaux demandeurs en garantie, et que, partant, un seul dépôt est insuffisant;

Mais vu l'offre de parfaire au cas d'insuffisance il est ordonné aux défendeurs principaux demandeurs en garantie de faire un nouveau dépôt de \$75 dans un délai de huit jours, à moins qu'ils ne déclarent dans le même délai limiter leur inscription à l'une desdites causes, dépens de motion contre lesdites parties inscrivant en revision.

THE CANADIAN PACIFIC RAILWAY COMPANY, defendant-appellant, v. Dame PARENT, plaintiff-respondent, and CHALIFOUR, plaintiff in continuance.

Responsability—Railway accident—Pass-contract—Release.—Conflict of law—C. C. arts. 6, 8, 9, 1056.

1. The article 1056 C. C. confers an independent and personal right, and not merely, as in the English Lord Campbell Acts, on the representative as such of the deceased. Therefore, if a passenger, in charge of cattle for a shipper, accept and sign a pass at less than the full fare, bearing on its face, the condition, which also was

Viscount Haldane, Lord Dunedin, Lord Parker of Wadrigton, Lord Parmoor, and Lord Wrenbury, JJ.—Privy council.—London, January 26, 1917.—P. O. Lawrence, K. C., G. G. Stuart, K. C., Hon. M. MacNaghten, K. C., attorneys for appellants.—Sir John Simon, K. C., Alfred Savard, attorneys for respondents.

contained in the contract with the shipper, to the effect that the railway company "is to be entirely free from liability in respect of his death, injury, or damage, and whether it be caused by negligence of the Company or its servants or employees as otherwise howsoever", which condition had been approved by the Railway Board, the railway Company is relieved effectually from all liability for damages caused to him by the accident where passenger lost his life; and his widow and son are precluded from claiming under said article 1056 C. C.

2. When a contract is made in Ontario, a province of the Dominion of Canada, between a carrier and a passenger, liberating the former of all liability for damage in case of accident to the latter, the law of Ontario applies; and not the law of the Province of Quebec, where the carrier has in chiefplace of business, and the passenger his domicile.

The judgment of the Superior Court was rendered by Mr. Justice Lemieux, the Acting Chief Justice, on February 18, 1914. It maintained the action for \$5,000 divided between the widow and his children. This judgment is reported in 46 S. C. 319. The judgment of the Court of appeal, affirming, is in 24 K. B. 193. These judgments were affirmed by the Supreme Court, 151 Sup. C. Ref. 234. The Privy Council reversed all these judgments.

The facts of the case are fully explained in the above reports and in the following remarks:

Viscount Haldane. This appeal raises questions of importance on which there has been considerable divergence of opinion among the learned judges in the Courts below. These Courts have, however, for varying reasons, agreed in holding that the Chief Justice of Quebec, who tried the case, was right in his decree that the respondents were entitled to damages from the appellants for having by the

negligence of their servants caused a collision which resulted in the death of one Joseph Chalifour.

As certain of the points of law decided were of general interest to the public in Canada, their Lordships gave special leave to appeal, but only on terms as to costs.

The important facts in the case are not in dispute; the real questions are questions of law. The respondents are the widow and son of Joseph Chalifour. He was a stockman employed by the Gordon Ironside and Fares Company to bring cattle by the appellants' railway from Winnipeg, in Manitoba, to Hochelaga, a suburb of Montreal, in Quebec. The cattle were consigned to the appellants, under a special Live Stock Contract, dated the 18th September, 1911, which contained a provision exempting the appellants from all liability in respect of the death, injury, or damage of a person travelling with the cattle, in case a pass had been granted to him to travel at less than full fare for the purpose of taking care of them, whether such liability was caused by the negligence of the appellants or their servants or otherwise. Chalifour had signed a separate pass which for all material purpose repeated this exemption from liability as regarded himself individually. On the 21st September, 1911, while on the journey from Winnipeg to Hochelaga, Chalifour was killed in a collision at Chapleau, in Ontario. The collision was due to negligence on the part of the appellants' servants.

By article 1056 of the Civil Code of Quebec it is provided that "in all cases where the person injured by the commission of an offence or a quasi-offence dies in consequence, without having obtained indemnity or satisfaction, his consort and his ascendant and descendant relations have a right, but only within a year after his death, to recover from the person who committed the offence or

quasi-offence, or his representatives, all damages occasioned by such death." It is settled by the decisions of this Board in *Robinson v. The Canadian Pacific Railway* (1), and *Miller v. The Grand Trunk Railway* (2), that this article of the Code confers an independent and personal right, and not one conferred, as in the English statute known as Lord Campbell's Act, merely on the representatives as such of the deceased. In Manitoba and Ontario it is otherwise. The analogous right there arises only under statutes which are for this purpose substantially in the same terms as Lord Campbell's Act. There was some doubt expressed in the Courts of Quebec in the present case as to whether the law of Manitoba, assuming it to be relevant, was duly proved. If such proof was material in the Quebec Court, their Lordships are of opinion that, when the case reached the Supreme Court of Canada, this doubt could not properly be entertained. For the Supreme Court is the common forum of the Provinces of Canada, and is bound to take judicial notice of their laws. It is clear that if the law of either Manitoba or Ontario governs the case, the respondents were precluded from claiming.

In these Provinces the rule of the English common law prevails that in a civil Court the death of a human being cannot be complained of as an injury. The application of this rule is modified by statute in a fashion analogous to what obtains in England under Lord Campbell's Act; but the modification contained in the statutes in these Provinces has, like that contained in Lord Campbell's Act, no application unless the wrongful act done

(1) 1892, A. C. 481.

(2) 1906, A. C. 187.

would, had not death ensued, have entitled the person injured to maintain an action and recover damages. If Chalifour validly contracted himself out of this right, his representatives could not therefore have sued if the law of either of these Provinces governs.

The crucial questions which arise are whether Chalifour, by signing the pass under the circumstances in which he was accepted as a passenger in charge of the cattle at less than the full fare, bound himself to renounce what would otherwise have been his rights, and if so, whether the respondents were precluded from claiming under the article in the Quebec Code? If that article applied, it is not in controversy that the widow and son were proper plaintiffs in this action.

Dealing with the first of these questions, their Lordships have arrived at a conclusion different from that of the majority in the Supreme Court of Canada. Section 340 of the Railway Act of the Dominion provides that "no contract, condition, by-law, regulation, declaration, or notice made or given by the company, impairing, restricting, or limiting its liability in respect of the carriage of any traffic, shall, except as hereinafter provided, relieve the company from such liability, unless such class of contract, condition, by-law, regulation, declaration, or notice shall have been first authorized or approved by order or regulation of the Board." By sub-section 2 "the Board may, in any case or by regulation, determine the extent to which the liability of the company may be so impaired, restricted, or limited." By sub-section 3 "the Board may by regulation prescribe the terms and conditions under which any traffic may be carried by the Company." It appears that in 1904 the appellants applied to the Board for approval of their forms of bills of la-

ding and other traffic forms. At the time they and three others were the only railway companies that had thus complied with the requirements of the Act, and there was much diversity in the forms used by different companies. The Board therefore abstained from making any final or definite order on the subject, but made an interim order, the effect of which was to permit the appellants to continue the use of their present forms until otherwise directed. Among the forms so authorized was that in which the Live Stock Special Contract in the present case was made. One of its clauses provided that—

“In case of the Company granting to the shipper or any nominee or nominees of the shipper a pass or privilege less than full fare to ride on the train in which the property is being carried, for the purpose of taking care of the same while in transit, and at the owner’s risk as aforesaid, then, as to every person so travelling on such a pass or privilege less than full fare, the Company is to be entirely free from liability in respect of his death, injury, or damage, and whether it be caused by the negligence of the Company or its servants or employees or otherwise howsoever.”

On the same date as the Live Stock Contract was made, on the 18th September, 1911, a pass was issued to Chalfour and a man named Adshead, who were the nominees of the Gordon Ironside and Fare Company (Limited), the shippers under the special Live Stock Contract. The pass was in the following form:—

Canadian Pacific Railway, Western Division.

Live Stock Transportation Pass.

To Conductors. *Winnipeg, 18th September, 1911.*

The two men whose signatures are subscribed on back

hereof are the only persons entitled to pass in charge of thirteen cars Live Stock. Billed from Cardston to Montreal.

As men in charge of Live Stock are now only passed to Winnipeg on Stock Contracts, conductors east of Winnipeg will not honour Stock Contracts for passage.

Conductors in charge of train making last run will take up this pass and turn it to agent at destination of Live Stock.

Valid only when countersigned by R. E. Larmour, *General Freight Agent*.

CONDITIONS.

Each of us, the undersigned, having charge of Live Stock mentioned on face hereof, in consideration of the conditions of the Canadian Pacific Railway Company's Live Stock Transportation Contract, agree with the Company, while travelling on this pass, to assume all risk of accident or damage to person or property, and that the Company shall be entirely free from all liability in respect to any damage, injury, or loss to any of us or the property of any of us, whether such accident, injury, damage, or loss is caused by the negligence of the Company or its servants or employees or otherwise howsoever.

Witness: H. De Villers.

Signatures: F. Adshead, Joseph Chalifour. Countersigned: H. W. Dickson, *Local Freight Agent*.

Their Lordships are of opinion that if this document was signed by Chalifour under such circumstances as to make it binding on him it relieved the Company effectually from all liability for damages caused to him by the accident which happened. The Railway Board had approved the condition in the main contract by which, if the Company granted a pass at less than full fare to a

nominee, such as was Chalifour, it was to be free from all liability. No doubt this condition was contained in a contract made only between the Company and the shippers. But it was inserted to regulate the terms on which the nominee, if allowed to travel, was to be accepted, and the nominee, if he validly signed the pass in which its substance was repeated, accepted these approved terms as definitive of the footing on which he was to be carried. In this respect there is no real distinction between the facts and those in *The Grand Trunk v. Robinson* (1), where the pass was written on the same paper as the contract. All that section 340 of the Railway Act requires is that the class of condition should have been approved by the Board, and such approval was obviously given in the present case. Their Lordships are unable to agree with the reasons given in the judgment of Duff, J., in the Supreme Court of Canada, for thinking that what was done did not comply with all that section 340 required.

The next question to be considered is whether the appellants have discharged the burden of proving that Chalifour assented to the special terms on which he was invited to travel. The evidence on this point is somewhat meagre. No witness has any exact recollection of what took place. Chalifour understood but little English and he could not read or write, though he could sign his name. He had been for two years in the employment of the shippers, to look after stock; but he had not been in Western Canada prior to the occasion on which the particular journey was made, and on which his death took place. Before that he had worked in a brewery, apparently in Quebec. It was proved that the appellants kept a

(1) 1915 A. C. 740.

French clerk, whose duty it was to give explanations to any nominee who was called on to sign his pass and asked for explanations. This clerk was named De Villers, and he witnessed the signature of Chalifour. He could not remember whether or not he had been asked for any explanation of the conditions; but another clerk, named Anderson, says that he remembers a conversation in French taking place, on the occasion of the pass being signed, between Chalifour and De Villers. He knew Adshead and recalled what took place. The pass, after being signed by Adshead and Chalifour, was delivered to Adshead, who was present, along with the latter, when it was given out. Adshead himself was not called as a witness by either party. Under the circumstances, their Lordships are not satisfied that, as was held in *The Grand Trunk Railway v. Robinson*, the Company was not entitled to infer that Chalifour left it to Adshead to make the bargain for him. But it is unnecessary to decide this. For they think that, having regard to the general course of business and to exigencies of time and place, the Company did enough to discharge the obligation that lay on them to enable Chalifour to know what he was about when he accepted the pass containing the condition to which he signed his name. They are unable to concur with the learned judges in the Courts below, who have held that more was required to be done by the Company in order to make it reasonable to infer that Chalifour knew, or ought to have known, what he was assenting to when he signed the document. As was pointed out in the judgment of the Judicial Committee in *The Grand Trunk Railway v. Robinson*, the duty of railway companies to reduce delay when serving the public has to be borne in mind in estimating what the law will require in practice.

It follows that, as the statute law of Ontario, the Province where the accident occurred which caused Chalifour's death, did not confer on anyone claiming on his account a statutory right to sue, there was, so far as Ontario is concerned, no other right. For in Ontario the principle of the English common law applies, which precludes death from being complained of as an injury. If so, on the general principles which are applied in Canada and this country under the title of private international law, a common law action for damages for tort could not be successfully maintained against the appellants in Quebec. It is not necessary to consider whether all the language used by the English Court of Appeal in the judgments in *Machado v. Fontes* (1), was sufficiently precise. The conclusion there reached was that it is not necessary, if the act was wrongful in the country where the action was brought, that it should be susceptible of civil proceedings in the other country, provided it is not an innocent act there. This question does not arise in the present case, where the action was brought, not against the servants of the appellants, who may or may not have been guilty of criminal negligence, but against the appellants themselves. It is clear that the appellants cannot be said to have committed in a corporate capacity any criminal act. The most that can be suggested is that, on the maxim *respondeat superior*, they might have been civilly responsible for the acts of their servants.

The other point that remains is whether art. 1056 of the Quebec Code which has already been quoted conferred a statutory right to sue in the events which happened. Their Lordships answer this question in the negative. The offence or quasi-offence took place, not in Quebec, but in

(1) 1897, 2 Q. B. D. 231.

Ontario. The presumption to be made is that in enacting art. 1056 the Quebec Legislature, as an Act of the Imperial Parliament would be construed as meaning, to confine the special remedy conferred to cases of offences or quasi-offences committed within its own jurisdiction. There is, in their Lordships' opinion, nothing in the context of the chapter of the Code in which the article occurs which displaces this presumption in its construction. The rule of interpretation is a natural one where law, as in the case of both Quebec and England, owes its origin largely to territorial custom. No doubt the Quebec Legislature could impose many obligations in respect of acts done outside the province on persons domiciled within its jurisdiction, as the Railway Company may have been by reason of having its head office at Montreal. But in the case of article 1056 does not appear to exist any sufficient reason for holding that it has intended to do so, and by so doing to place claims for torts committed outside Quebec on a footing differing from that on which the general rule of private international law already referred to would place them.

In the result, their Lordships will humbly advise His Majesty that the judgment appealed from should be reversed and that the action should be dismissed. As leave to appeal to His Majesty in Council was given only upon the special terms that the costs of the appeal as between solicitor and client should be borne by the appellants in any event this must be done. As to the costs in the Courts below, their Lordships think that under the circumstances which attend this appeal the parties ought to bear their own costs in these Courts. The effect of this will be that any costs already paid by the appellants to the respondents must be refunded.

DESNOYERS v. LA COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LE FEU DE LA PAROISSE ST-VINCENT DE PAUL

Assurance mutuelle—Incendie—Erreur—Fausses représentations—Renonciation—Acquiescement—C. civ., art. 992, 993, 2574—S. rev., 1909, art. 7034, § 3.

Une compagnie d'assurance mutuelle contre l'incendie renonce aux causes de nullité d'une police, comme celle résultant de changements apportés dans l'état de la chose assurée qui augmente le risque, lorsqu'elle reçoit la réclamation de l'assuré, nomme un expert pour évaluer les dommages, adopte une proposition s'engageant à payer la demande et ordonne une répartition dans ce but.

2. Cette compagnie pourrait être relevée de son obligation susdite pour cause d'erreur, mais non pour cause de fausses représentations pratiquées à son égard, non pas par l'assuré ni aucune personne agissant pour lui ou le représentant, mais par des tiers, le dol pour constituer un vice du consentement et être une cause d'annulation d'un acte juridique, devant être personnel à celui auquel on l'oppose.

3. Si les directeurs d'un conseil d'administration, sous l'effet d'une fausse représentation, adoptent une proposition, et qu'après avoir connu cette cause de nullité, ils demeurent plusieurs mois sans résilier cette résolution, il y a acquiescement.

MM. les juges Fortin, Greenshields et Lamothe.—Cour de revision.—No 879.—Montréal, 2 mars 1917.—Pelletier et Pelletier, avocats du demandeur.—Pélissier, Wilson et St-Pierre, avocats de la défenderesse.

Le jugement de la Cour supérieure, qui est confirmé, a été rendu par M. le juge Lafontaine, le 30 novembre 1914.

Les faits sont expliqués dans le jugement suivant :

“ Considérant que la défenderesse est une compagnie d'assurance mutuelle de paroisse assurant des risques de ferme, et isolés, et que les changements apportés par le demandeur, dans l'usage et l'état de la chose assurée ont matériellement changé l'état de la chose assurée et augmenté considérablement les risques d'incendie, lesdits changements consistant, entre autres choses, dans la location d'une partie de la ferme, à une distance assez rapprochée de la maison d'habitation et des bâtiments, pour y installer des machines à casser la pierre, appelés concasseurs, et actionnés par la vapeur produite par des feux alimentés par du charbon mou, et dans la conversion de sa demeure en une maison de pension dont le nombre de pensionnaires allait jusqu'à trente, bien que trois ou quatre seulement logeassent, dans l'habitation de la famille et que les autres logeassent dans un garage où tous les pensionnaires prenaient leurs repas, ainsi que la famille, et qu'en conséquence de ces changements, la police d'assurance émise en faveur du demandeur est devenue nulle, suivant l'art. 2574 C. civ., et l'art. 7034, § 3 des S. ref., 1909, relativement aux compagnies d'assurance mutuelle contre le feu ;

“ Considérant, cependant, que la loi des compagnies d'assurance mutuelle, telle qu'elle se trouve auxdits statuts refondus, en vertu de laquelle la compagnie défenderesse a été organisée, permet aux assureurs de payer ou de reconnaître des réclamations qui seraient nulles en vertu de la clause suscitée, lorsqu'ils jugent à propos de renoncer aux objections qui pourraient être faites, à cause d'un changement dans l'usage, ou l'état de la chose assurée et

qui aurait pu être une cause de nullité de la police, et que la défenderesse, par ses représentants et ses directeurs réunis en séance du bureau de direction a implicitement renoncé à se prévaloir des objections résultant du changement opéré dans l'état de la chose assurée et de son usage, en recevant et entretenant la réclamation du demandeur, en nommant un expert pour faire l'évaluation des dommages, et en lui demandant une preuve assermentée de sa réclamation, et qu'elle a même formellement renoncé à l'objection tirée du changement fait par le demandeur dans l'état et l'usage de sa chose, dans sa résolution du 26 juillet 1913 ou après avoir discuté le pour et le contre, et dans l'exercice de leur jugement et discrétion et dans l'accomplissement de leur mandat librement, les directeurs ont décidé de payer la réclamation du demandeur et fait faire un rôle de répartition ou cotisation qui a été mis en exécution, au moins en partie ;

“ Considérant qu'en admettant qu'à cette séance des directeurs de la défenderesse, du 26 juillet 1913, une affirmation inexacte, relativement à un prétendu changement d'opinion de la part de l'aviseur légal de la compagnie sur le point de sa responsabilité, dans les circonstances, à raison des changements ci-dessus, a été faite, et que cette affirmation inexacte constituerait, ce que la défenderesse appelle une fausse représentation, cette affirmation inexacte ou fausse représentation n'a été faite ni par le demandeur ni aucune personne agissant pour lui ou le représentant, et qu'il ne peut en être tenu responsable, le dol, pour constituer un vice du consentement et une cause d'annulation d'un acte juridique, devant être personnel à l'adversaire, suivant l'article 993 C. civ. ;

“ Considérant que la défenderesse ne plaide pas, qu'en reconnaissant la réclamation du demandeur et en passant

la dite résolution de la payer, elle a commis, soit une erreur de droit, quant à sa responsabilité légale, ou soit une erreur de fait relativement à la nature de l'acte juridique, à sa substance ou à quelque chose qui a été une considération principale, suivant l'art. 992 C. civ., et qu'elle n'a pas prouvé qu'aucune erreur de droit ou de fait n'ait été, par elle, commise, attendu la discrétion accordée, dans l'espèce et les circonstances, à la défenderesse, comme compagnie d'assurance mutuelle;

“ Considérant que si l'avocat de la compagnie défenderesse, maître Wilson, consulté comme avocat, était bien fondé, comme jurisconsulte, dans l'opinion qu'il a donnée à la défenderesse, maître Lévesque, notaire et député du comté, pouvait aussi, comme conseiller officieux aux parties, donner une opinion différente basée sur des motifs d'opportunité, d'équité ou d'humanité et que les directeurs étaient libres de choisir entre les deux avis et de décider de payer, comme ils l'ont fait;

“ Considérant, au reste, qu'après la passation de la dite résolution du 26 juillet, ceux des directeurs qui, subéquentement, ont prétendu avoir été induits en erreur, par la soi-disant affirmation inexacte, ou fausse représentation alléguée par la défenderesse, ont immédiatement connu la vérité, au sujet de ladite affirmation ou fausse représentation, qu'ils n'ont pas jugé à propos de faire résilier ladite résolution et ont préféré laisser les choses suivre leur cours, paraissant satisfaits de la décision qui avait été prise, que ce n'est que longtemps après, par suite de certaines clameurs que les directeurs ont changé d'avis et que la dite résolution a été rescindée, pour des motifs inexacts et, entre autres, qu'il n'était pas au pouvoir des directeurs de la compagnie de reconnaître la réclamation du demandeur et d'en ordonner le paiement, sans le

consentement de tous les membres de la dite compagnie, contrairement à ladite clause 7036 :

“ Renvoie la défense, maintient l'action et condamne la défenderesse à payer la somme réclamée de \$1500, avec intérêt à compter de la signification de l'action et les dépens.”

Dame KOSTEL v. HAMPTON.

Habeas corpus—Guardianship of minor child—Possession of the child—C. C., art. 200—C. P., art. 1114.

The recourse by *habeas corpus* is opened to any one who is clothed with any indicia of authority or control on the person, as a party acting *loco parentis* under leave from the Court. And the *habeas corpus* is the proper mode for a mother, appointed by the Court to be the guardian of her minor child, to recover his possession from the father who detain him illegally.

In an action by a wife against her husband from separation of bed and board judgment was rendered by Mr. Justice Demers, on October 8, 1913, maintaining the demand.

By this judgment the guardianship of her infant child was granted to her.

The judgment was affirmed in Review.

The child remained in the custody of the father who refuse to part with him.

Mr. Justice Pouliot.—Superior Court.—No. 1034.—Montreal, February 24, 1917.—Gustave Dutaud, attorney for petitioner.—Théberge et Germain, attorneys for defendant.

The plaintiff presented to the Superior Court a petition for a writ of *habeas corpus* addressed to her husband, which demand was contested by the latter.

The Court granted the writ of *habeas corpus* for the following reasons:

Mr. Justice Poulriot. Objection to the issuing of the writ has been made by the counsel of the respondent, who was present into Court with his minor child, and the case was adjourned to this day for adjudication.

Two reasons are urged by the respondent against the conclusions taken by the petitioner.

A writ of *habeas corpus* does not lie to enforce the judgment of the Superior Court, granting the custody of the minor child to the mother.

The respondent has not detained the said child who prefers to live with his father than with his mother.

The law says that whenever a person is illegally deprived of his liberty, this person or any one for her can take the necessary legal steps to have same set at liberty by way of *habeas corpus*.

I take this recourse to be opened to any one who is clothed with any indicia of authority or control on the person thus restrained, still more to a party acting *loco parentis* under leave from the Court.

An unauthorized removal for legal custody is equivalent to confinement and restraint. So decided by the Ex-Chief Justice Davidson, re *Lorenz v. Lorenz* (1).

Paterson says (2), "that a *habeas corpus* is also the "usual mode of a parent recovering possession of a child

(1) 7 P. R. 193.

(2) *The liberty of the subject*, vol. 2, p. 213.

“who is in the custody of the other parent...when there “is a wrongful custody”.

On the present instance, it is not her own rights but her child's right and obligations that, under the authority of two judgments of the Superior Court, the petitioner asks to be enforced.

The right of the tutor appointed on the advice of a family council to obtain a writ of *habeas corpus* to secure the liberty of his ward, always been recognized by our Courts.

Can it be said that the mother, appointed by the Court to be the guardian and custodian of her minor child, preferably to the father, after due consideration, has less rights than such a tutor? I do not think that the *rule nisi*, suggested by the respondent's counsel, would be the regular course to be adopted on the face of the allegations of the petition.

The other objection raises a question of fact:

Is the Hampton child detained and deprived of his liberty by the respondent?

Notwithstanding a first judgment bearing date October 8th, 1913, entrusting the petitioner with the guardianship, custody and control of Wilfrid Hampton, the respondent has never surrendered the child to his mother.

The case being inscribed in Review, it can possibly be contended that the execution of the judgment was suspended. But, after the confirmation of the judgment by the Court of Review, the respondent had no further right to ignore his obligation as to possession of the child, he had no reason nor excuse to disobey the order of the Court and any longer refuse to surrender the child to her legal custodian.

It may be that the conditions are changed since 1913,

but before claiming the possession of the child on account of new circumstances, the respondent must, first of all, execute the judgment according to its tenor, and then, beg leave to proceed with his demand.

A Superior Court cannot allow that its decisions be trampled upon in such a way, nor that the object of the law be defeated by the act of a dissatisfied pleader.

The refusal of the respondent, since the judgment in Review, (as proved by the uncontradicted affidavit in support of the petition) to deliver up the child to the petitioner, appointed his sole and legal guardian and custodian at the exclusion of the husband, was sufficient to justify her application for his relief by way of *habeas corpus*.

The respondent after having contested the petition, now declares he is no way detaining the child, who is at liberty to make his choice between his mother and father to live with.

This child, being too young to permit his wish and desire to prevail over the express order of the Superior Court which has declared, after due consideration, that he should be under the control of his mother, and, moreover, there being no cause for the issuing of the writ of *habeas corpus*, in face of the declaration verbally made in Court by the respondent that he is not detaining the child, the Court does not think that the child ought now to be consulted.

The only course open to him to the father, the respondent, is to comply with the judgment and execute the same.

In a case of *Ham v. Phelan* (1), a writ of *habeas corpus* was granted and the child, 12 years old, restored to the custody of the mother, although he wanted to remain

(1) 27 L. C., 127.

with the respondent. "The opinion of a child of that age are not sufficiently to justify a judge in interfering with the natural order in the matter of guardianship."

Hurd (2), says: "that it may be, in some cases, the duty of the Court to order the infant, into the legal custody, notwithstanding the child may have wishes to the contrary."

The respondent, having actually declared to be disposed to surrender the child to his guardian, the petitioner, without further legal steps, no writ of *habeas corpus* will issue.

Therefore act is given to the respondent of his compliance with the judgment of the Court of Review confirming the judgment of the Superior Court, and the petitioner's petition is not granted, but costs of same and exhibits filed in its support, put to the charge of the respondent.

BROWMAN and others v. GOLDBERG.

**Sale of goods—General denegation—Evidence—C. P.
art. 110, 196, 202, 339.**

In an action on account for goods sold and delivered, where the defendant pleaded a general denegation, the verbal testimony that part of the goods were returned cannot be admitted.

Archibald, Acting Chief Justice, Martineau and Macleanan.—Court of Review.—No. 4184.—Montreal, February 9, 1917.—J.-P. Lanctôt, attorney for plaintiffs.—Davidson and Ritchie, attorneys for defendant.

(2) English Leading Cases, 454 & seq.

The judgment of the Superior Court, which is confirmed was rendered by Mr. Justice Demers on October 12, 1916.

Action on an account for sale and delivery of goods.

Plea, a general denegation.

At the trial, the defendant attempted to prove that a stove valued at \$54, and mentioned in the account sued upon, was returned to plaintiffs under a writ of seizure in revendication. The question was objected to by the plaintiffs and the objection was maintained.

Judgment was rendered, condemning the defendant to pay the amount claimed.

In Review:

M. le juge Martineau. Les demandeurs poursuivent le défendeur lui réclamant une balance de \$149 pour marchandises et effets de commerce vendus et livrés, parmi lesquels un poêle vendu pour la somme de \$54.

Le défendeur a plaidé par une défense générale.

Les demandeurs ont fait entendre les témoins Isaac Simpson, Maurice Chiboolin et l'un des demandeurs Sam Browman. Ces témoins ont généralement prouvé le compte des demandeurs.

Au témoin Isaac Simpson le défendeur, en transquestion, a posé les questions suivantes:

“Q. Well, now, will you take communication of contract now shown you, dated November 30th, 1912?”

Les demandeurs se sont objectés à cette question comme tendant à prouver un fait qui n'était pas allégué et l'objection a été maintenue.

La question suivante a alors été posée:

“Q. Will you take communication of the contract now shown you, dated November 30th, 1912 and state

“whether this contract does not refer to the steel range mentioned in plaintiff's account?”

La même objection a été faite et la même décision a été rendue.

Enfin, la troisième question suivante a été posée au témoin :

“Q. Is it not a fact, Mr. Simpson, that the steel range mentioned in the account of plaintiff, as the first item \$5, was returned to them under writ of seizure of re-
“vendication?”

Même objection, même jugement.

Le défendeur a alors décliné, vu ces décisions, de transquestionner davantage le témoin, et aussi décliné de transquestionner les témoins Chiboolin et Browman.

La Cour supérieure a alors renvoyé la défense et condamné le défendeur à payer au demandeur la somme réclamée.

Il me semble qu'il ne peut y avoir de doute que le défendeur, sur une défense générale, ne pouvait prouver que les demandeurs avaient repris possession d'une partie des marchandises qu'ils lui avaient vendues sur une défense générale.

Nier généralement et uniquement un allégué dans une déclaration, c'est simplement nier l'existence de la dette et le défendeur qui veut en plaider l'extinction doit articuler les faits d'où il prétend la faire découler. Les articles 196 et 202 C. P., le déclarent en termes exprès.

Le défendeur nous a cité Taylor “On evidence” (1) et *Ménard v. Bryson* (2).

(1) Vol. 1 § 303.

(2) [1892] 1 K. B., 154.

Il importe de faire remarquer que Taylor n'est pas une autorité pour nous en matière de procédure civile. Ainsi, lorsqu'il dit qu'autrefois sur une action pour marchandises vendues et livrées, le défendeur pouvait par une défense générale prouver que les marchandises avaient été vendues à crédit et que le délai n'était pas expiré; que les marchandises avaient été vendues par l'intermédiaire d'un agent auquel le défendeur avait subséquemment payé; que les marchandises avaient été vendues à la condition que si elles n'étaient pas propres à l'usage auquel elles étaient destinées elles pourraient être retournées; qu'elles avaient été vendues à des conditions qui n'avaient pas été remplies; il est bien évident que jamais, sous notre droit, pareils faits ont pu être prouvés sur une dénégation générale.

Taylor, cependant, quelques lignes plus loin, dit que sous les nouvelles lois anglaises qui ne s'éloignent guère, sous ce rapport, de notre procédure, le défendeur n'est plus admis à prouver aucun de ces faits à moins de les avoir spécifiquement invoqués dans sa défense.

Le jugé dans la cause de *Ménard v. Bryson*, qui se lit comme suit: "Under a plea of general issue, to an action "by a lessee to resiliate a lease on the ground that the lessor "leased the premises, underneath the part of the house leased to the plaintiff, for the purpose of prostitution, "that the defendant might prove that the plaintiff herself leased some of her rooms to prostitutes; and that "under the circumstances, the action could not be maintained," n'exprime pas exactement la pensée de la Cour. Voici les faits de cette cause: La demanderesse avait loué un logement à la défenderesse; prétendant que celle-ci tenait une maison de désordre elle l'avait poursuivie en dommages, alléguant que certains de ses locataires, dans la

même maison, avaient laissé leur logement à raison de ce désordre, et que la défenderesse était obligée de lui rembourser les loyers qu'elle avait perdus. La défenderesse avait plaidé par une défense générale. A l'enquête, il fut permis à la défenderesse de prouver, à l'encontre de la preuve faite par la demanderesse que les locataires en question avaient de fait quitté leur logement à raison de la conduite de la défenderesse, que ces locataires tenaient elles-mêmes des maisons de désordre.

Tout en faisant respectueusement des réserves sur cette décision, à raison de la difficulté de restreindre l'application du principe qu'elle consacre dans ses limites propres, on peut dire, toutefois, que la défenderesse ne faisait par là, en somme, que contredire la preuve de la demanderesse.

La présente espèce diffère dès lors totalement de cette cause.

Je crois donc que les transquestions posées par le défendeur étaient illégales; que les demandeurs avaient droit de s'y opposer; que le jugement qui les a maintenues est bien fondé, et bien fondé aussi le jugement qui a condamné le défendeur.

PINSONNEAULT v. THE MONTREAL LIGHT, HEAT & POWER COMPANY et LA VILLE DE ST-PIERRE.

Responsabilité—Procès par jury—Verdict—Négligence—Nouveau procès—C. proc., art. 498, 499.

MM. les juges Archibald, juge en chef suppléant, Mercier et Tellier.—Cour de révision.—No 3560.—Montréal, 28 octobre 1196.—Décarie et Décarv, avocats du demandeur.—Brown, Montgomery et McMichael, avocats de la Montreal Light, Heat & Power Company.—Chauvin, Baker, Walker et Macnaughton, avocats de la ville de St-Pierre.

Un jury qui trouve une partie coupable de négligence doit, dans son verdict, dire en quoi consiste cette négligence, et quelle précaution elle aurait dû prendre pour éviter un accident; à défaut, la Cour ordonnera un nouveau procès.

Le jugement de la Cour supérieure, qui est infirmé, a été prononcé par M. le juge St-Pierre, sur un verdict du jury, le 22 avril 1915.

L'action était en dommages pour \$6000. Le demandeur vers neuf heures du soir, le 31 mai 1914, en traversant une rue, dans la ville de St-Pierre, vint en contact avec un fil électrique appartenant à la compagnie défenderesse. Ce fil s'était brisé et traînait sur le sol. La poursuite demande une condamnation conjointe et solidaire contre la compagnie électrique et la ville de St-Pierre, les accusant toutes deux de négligence.

Le procès eut lieu devant un jury.

Le jury déchargea la ville de toute responsabilité. Il trouva le demandeur et l'autre défenderesse en faute, arbitra les dommages soufferts à \$5000, et déclara que la Montreal Light, Heat & Power Company devrait payer \$3000 pour sa part.

La Cour supérieure prononça son jugement en conformité de ce verdict.

Parmi les réponses des jurés sur lesquelles la Cour a fondé son jugement sont les suivantes: "2. Est-ce que cet accident a été causé par la faute du demandeur, et si oui, dites en quoi a consisté cette faute?—Oui, par imprudence. 9 disent oui, 3 disent non.

"3. Est-ce que cet accident a été causé par la faute de la Montreal Light, Heat & Power, et si oui, dites en

“quoi a consisté cette faute?—Oui, par négligence en
“partie, unanimes.

“5. Cet accident a-t-il été causé par la faute commu-
“ne du demandeur et de la Montreal Light, Heat & Po-
“wer, et si oui dites en quoi a consisté la faute de cha-
“cun?—Oui, faute des deux parties, 9 disent oui, 3 di-
sent non : nous prétendons qu’il y a eu négligence ; nous
“pensons que la Montreal Light, Heat & Power aurait
“dû voir à préserver le public de tout danger ; unanimes
“sur cette dernière partie.”

La défenderesse condamnée demanda un nouveau pro-
cès, alléguant comme moyen que le verdict aurait dû ex-
pliquer les faits qui constituaient la négligence dont elle
était accusée, et ce qu’elle aurait dû faire pour couvrir sa
responsabilité.

La Cour de revision a accordé un nouveau procès pour
les motifs suivants :

Mr. Justice Archibald. On the evening of the 31st
May, 1914, there was a severe electrical storm which
spread itself widely over the vicinity of Montreal and for
some distance beyond. In the town of St. Pierre the
plaintiff was injured by coming into contact with an elec-
tric wire which had fallen and short-circuited with the
ground, having his hand badly burned, and he sued the
Montreal Light, Heat & Power Company, the owner of
the electric plant, for damages and took trial by jury.

The jury gave a verdict for \$3,000 and the judge pro-
nounced judgment upon the verdict. The defendant com-
plains of this verdict and says, in the first place, that it
is contrary to the evidence ; and in the second place, that
the answers of the jury do not form a legal ground upon
which to base a judgment.

The principal defect which is claimed by defendant to nullify the validity of this verdict is that the jury was asked the question as to what fault committed by the defendant had the effect of causing the accident, and did not reply to that question in a manner to enlighten the court as to the particular fault which the defendant had committed.

The jury found that the plaintiff had suffered damage to the extent of \$5,000 but that the plaintiff was himself partly in fault, and they reduced the amount awarded against the defendant to the sum of \$3,000.

The third question addressed to the jury was as follows:

“Was the said accident caused by the fault of the Montreal Light, Heat & Power Company, and if so, say in what that fault consisted.”

The jury replied “Yes” by negligence in part.” In the fifth question they were again asked:

“Was the accident caused by the common fault of the plaintiff and of the Montreal Light, Heat & Power Company, and if so, say in what consisted the fault of each.”

Ans. “Yes, fault of both parties” and then follows this expression: “We contend that there was negligence; we think that the Montreal Light, Heat & Power Company should have seen to protect the public from all danger.”

It is seen that the jury says simply that the company was negligent, although they were asked to say in what their fault consisted. What was the particular act of negligence which caused the accident? They do not say anything as to that, but they express the opinion that the company should have adopted such means as would have preserved the public from all danger.

It is unfortunate that cases which have been submitted to jury trials should have to be re-heard owing the unskillfulness of the jurymen in replying to the questions adressed to them. I think it is the duty, both of counsel and of the court, to see that the answer of the jury are not in a form which will nullify the trial. In this case the jury certainly has not determined what was the fault of the company; what precaution it was that the company ought to have taken and did not take to prevent the accident. Possibly the jury had in mind that the company might have, even in the very short time which they had for the purpose, repaired the wire; possibly, on the other hand, they might have thought that the company might have cut off its current from these wires, as there is some proof that before the accident happened the company had been notified that there was trouble in that vicinity. In any event, the jury has not done so. The court is not in a position to say whether the fault upon which the jury based their judgment was a fault upon which the court could or ought to have rendered a judgment. The Court here is bound by the jurisprudence of the Supreme Court and of the Privy Council which have declared in unmistakeable terms that a verdict of the character of the one now before the court is insufficient to satisfy the exigencies of the law.

I am opinion that the judgment must be reversed and a new trial awarded to the defendant, with the costs or Review.

MARCIL TRUST CO. LIMITED v. KENNEDY.**Promesse de vente—Défaut de paiement—Résiliation
—Option—Conclusion—C. civ., art. 1541, 1542.**

Lorsqu'il est stipulé dans une promesse de vente qu'à défaut par l'acheteur de payer un terme dans les 60 jours de son échéance, le vendeur pourra résilier la promesse de vente et confisquer à son profit les sommes payées jusque-là, le vendeur peut, dans les conclusions de son action contre son acheteur, demander à ce qu'il soit condamné à lui payer le montant dû, et qu'à défaut par lui de ce faire dans les 15 jours de la date du jugement, à ce que le demandeur soit autorisé d'annuler la promesse de vente, en en donnant avis par écrit.

Le jugement de la Cour supérieure est confirmé. Il a été rendu par M. le juge Greenshields, le 11 avril 1916.

Le 29 août 1912, la demanderesse, par son auteur Georges Marcil, a donné au défendeur des promesses de vente de deux lots de terre, situés à Lachine, pour la somme de \$724.92, payable à terme. Une clause dans l'acte permettait au vendeur de résilier ces promesses, à défaut de paiement dans les 60 jours de l'échéance d'un terme, et de retenir les sommes payées jusqu'alors.

Le 29 janvier 1915, une somme de \$390.70 étant due et impayée, la demanderesse intenta une action, et conclua à ce que le défendeur fut condamné à lui payer

MM. les juges Archibald, juge en chef suppléant, Martineau et Hackett.—Cour de revision.—No 4592.—Montréal, 9 février 1917.—A.-P. Mathieu, avocat de la demanderesse.—Jacobs, Hall, Couture et Fitch, avocats du défendeur.

\$390.70, et qu'à défaut de ce faire dans les 15 jours du jugement, la demanderesse fut autorisée à annuler les promesses de vente, en en donnant au défendeur un avis par écrit.

Le défendeur a produit une confession du jugement par laquelle il consent à l'annulation des promesses de vente, et à ce que la demanderesse retienne le montant déjà payé par lui, avec dépens, se réservant le droit de contester l'action pour les frais dans le cas où sa confession de jugement ne serait pas acceptée.

La confession de jugement ayant été refusée, le défendeur contesta l'action, réitéra la confession de jugement et plaïda, que les termes des promesses de vente ne justifiaient pas les conclusions prises dans l'action.

La Cour supérieure a jugé que les conclusions de la demande avaient été bien prises, et a condamné le défendeur à \$390.70: "reserving to the plaintiff any right it may have with respect to the cancellation of the said deeds of agreement."

En révision :

M. le juge Martineau. Le défendeur soutient que la demanderesse ayant opté par ses conclusions, pour la résolution des promesses de vente, la confession du jugement qu'il a produite est valable et aurait dû être déclarée telle par la Cour.

Si la demanderesse eut conclu à ce qu'à défaut, par le défendeur, de lui payer la somme due dans un délai de 60 jours, les contrats fussent résiliés, je crois, avec le défendeur, que sa confession de jugement aurait dû être acceptée. La demanderesse, en effet, aurait par là exercé l'option que le vendeur s'était réservé et comme le vendeur non payé qui demande la résolution de la vente ne peut plus ensuite

en demander le prix, elle n'aurait eu aucune raison de se plaindre de l'acquiescement du défendeur à la résolution.

Mais il m'est impossible d'ainsi considérer les conclusions de la vente. La demanderesse ne demande pas, d'après moi, à ce que les contrats soient résiliés à défaut de paiement, mais seulement à ce qu'elle soit autorisée à les résilier, c'est-à-dire que craignant peut-être, quoique sans raison aucune, que son action pût être regardée comme un abandon de son droit de résilier les contrats, la demanderesse a cru prudent de se le faire réserver.

C'est ainsi que la Cour supérieure me paraît avoir interprété les conclusions, et je crois qu'en ce faisant elle a bien jugé.

Le défendeur, à l'audition et dans son factum, plaide que cette condamnation constitue une grande injustice; que la demanderesse peut, en vertu du jugement, recouvrer la plus grande partie du prix de vente et exercer ensuite son droit de résilier la vente.

C'est là entrer dans le mérite de ces contrats, dont tous les tribunaux ont reconnu la validité. Le jugement, d'ailleurs, ne rend pas la position du défendeur pire qu'elle était auparavant. Il aurait pu, sans être poursuivi et condamné, payer à la demanderesse la plus grande partie de sa dette, et celle-ci, sur un simple retard, se prévaloir ensuite de son option. Ce n'est donc pas un jugement dont le défendeur est exposé à souffrir mais des contrats qu'il a faits.

Le défendeur s'est aussi plaint qu'il n'y avait au dossier aucune preuve du transport. La feuille d'audience constatant que le défendeur a admis à l'instruction qu'il devait à la demanderesse le montant réclamé dispensait celle-ci de faire la preuve en question.

**SIMILINGIS v. PROVINCIAL FIRE INSURANCE
COMPANY OF CANADA.**

**Obligation— Erreur— Nullité— Négligence — Police
d'assurance—Annulation—C. civ., art. 992.**

La Cour ne peut admettre l'erreur comme cause de nullité d'un contrat, lorsque cette erreur résulte de la négligence de celui qui s'en plaint. Ainsi, lorsqu'une compagnie d'assurance annule une police, comme elle en a le droit, l'assuré qui signe un reçu pour la remise du solde de la prime, reçoit un chèque qui indique cette remise et délivre sa police à la compagnie, ne peut à la suite d'un incendie arrivé subséquemment, réclamer une indemnité, prétendant avoir été trompé par l'agent de la compagnie et avoir signé ces documents par erreur.

Le jugement de la Cour supérieure est infirmé. Il a été rendu par M. le juge Martineau, le 9 mai, 1916.

L'action est fondée sur une police d'assurance, datée le 31 mars 1913. Le demandeur réclame \$2000 pour l'incendie de son magasin, le 23 avril 1914.

La compagnie d'assurance refuse de payer parce qu'elle aurait, dit-elle, le 27 décembre 1913, annulé la police.

La question en litige se rapporte à la validité des documents signés à cette occasion par le demandeur, qui prétend avoir été trompé et les avoir signés par erreur.

MM. les juges Fortin, Greenshields et Lamothe.—Cour de revision.—No 3082.—Montreal, 2 mars 1917.—J.-A.-E. Dion, avocat du demandeur.—L.-E. Bernard, C. R., avocat de la défenderesse.

³ *M. le juge Lamothe.* Le demandeur avait pris une assurance contre le feu au montant de \$2,000 le 31 mai 1913. D'après la loi et d'après les conditions de la police, la compagnie avait le droit d'annuler l'assurance en aucun temps en en donnant avis à l'assuré, et en faisant une remise d'argent sur la prime en proportion du temps non écoulé.

Le 27 décembre 1913, la compagnie s'est prévaluée de son droit d'annuler l'assurance; elle a envoyé l'un de ses agents offrir au demandeur une somme de \$12.65 comme remise sur la prime; et le demandeur a alors signé le reçu suivant: "Received from the Provincial Fire Insurance Company of Canada, the sum of \$12.65 returned premium on this policy which is hereby cancelled and surrendered to said Company". Signé: Similingis".

Le montant de \$12.65 a été payé par chèque mentionnant: *Rebate on policy 41,843.* Le demandeur a remis sa police d'assurance et a pris le chèque,—chèque qu'il a ensuite endossé et dont il a reçu le montant.

La police d'assurance devait expirer en mai 1914. En avril 1914, un incendie a eu lieu et a détruit les choses assurées. Le demandeur prétend que c'est alors seulement qu'il s'est aperçu que sa police d'assurance avait été annulée. Il déclare qu'il est toujours resté sous l'impression que cette assurance avait continué d'exister. Il se plaint de ne pas avoir reçu d'avis écrit de l'annulation.

Naturellement, le reçu signé par lui et le chèque portant l'endossement démontrent clairement que la police a été annulée dès le mois de décembre 1913. Mais il prétend qu'il a été trompé par l'agent de la compagnie défenderesse, que cet agent lui a fait signer ces écrits sous de faux prétextes, et qu'il a droit au montant de l'assu-

rance, sinon en vertu du contrat même, du moins comme dommages.

Ces fausses représentations auraient consisté dans la déclaration par l'agent que le montant de \$12,65 était une indemnité pour un petit incendie qui était arrivé peu de temps auparavant, que le reçu ni le chèque ne lui aurait pas été lu, qu'il comprend peu l'anglais, etc.

La Cour supérieure a été d'avis que les fausses représentations n'avaient pas été prouvées nous croyons que la Cour supérieure a raison.

L'erreur dont se plaint le demandeur,—si erreur il y a eue,—est une erreur qui résulte de sa propre négligence à se rendre compte des écrits qu'il signait. Ces écrits étaient clairs; s'il ne les comprenait pas, il ne devait pas les signer sans se les faire expliquer complètement. Mais on admet difficilement une erreur quand on constate qu'à part le reçu, un chèque a été laissé entre les mains du demandeur, lequel chèque portait lui-même la mention *rebate on policy*. Puis, il y a le fait que le demandeur a livré sa police d'assurance et n'a pas tenté de la réclamer subséquemment. L'explication du demandeur sur ces faits n'est pas satisfaisante. Après tout, la compagnie était libre d'annuler ce contrat d'assurance; au lieu de donner un avis par écrit, elle a fait un chèque qui indique pourquoi elle le donnait, et elle présente un reçu encore plus expressif. Cela remplace l'avis.

Et le demandeur doit s'imputer à lui-même de ne pas s'être fait expliquer la signification des mots qui se trouvaient sur le chèque, avant de l'endosser et d'en retirer le montant. Le jugement est confirmé.

CADILLAC MOTORS LIMITED v. GOUDRON et autre.**Droit de rétention—Garage—Automobile—Frais de garde—Saisie-revendication—C. civ., art. 1679, 1812.**

Le propriétaire d'un garage n'a pas de privilège, ni droit de rétention, sur l'automobile qui est placée dans son garage pour fourniture de gazoline, et pour frais de garde et de nettoyage quotidien de la machine.

Le jugement de la Cour supérieure, qui est infirmé, a été prononcé par M. le juge MacLennan, le 20 avril 1916.

Saisie-revendication d'un automobile par son vendeur impayé, prise contre l'acheteur, le défendeur Marin et contre le défendeur Goudron, en possession duquel se trouvait la machine au moment de la saisie. Ce dernier tenait un garage et l'auto avait été placée chez lui par l'acheteur.

Le défendeur Goudron refusa de livrer cette automobile à moins qu'il ne fût payé d'une somme de \$132 pour frais de garde et pour avoir fourni à Marin, pour cette voiture, de l'huile, de la gazoline et autres accessoires. Il soutint avoir droit de rétention, et avoir offert à la demanderesse avant la saisie, de lui livrer l'auto sur le paiement de cette somme.

MM. les juges Archibald, juge en chef suppléant, Martineau et McDougall.—Cour de revision.—No 2671.—Montréal, 9 février 1917.—Brown Montgomery and McMichael, avocats de la demanderesse.—Camille Tessier, avocat du défendeur Goudron.—Patenaude, Tessier et Mowette, avocats du défendeur Goudron en revision.

La Cour supérieure a maintenu la défense par le jugement suivant :

“ Considering that the defendant Goudron has admitted that the plaintiff is the owner of the Cadillac automobile and its equipment in question herein, and that the plaintiff has admitted that the said defendant Goudron, who is the keeper of a garage and repairing shop for automobiles, received the said automobile in his garage from the defendant A. Marin, and that the said defendant Goudron, at the date of the institution of this action, had a claim against the said Marin for the care of said automobile, and for oil and gasoline supplies amounting to the sum of \$132 ;

“ Considering that the delivery of said automobile to the defendant Goudron to be kept in his garage, created a bailment which entitled him to the payment of a reasonable hire, and of the expenses and charges incurred by him, in connection with said automobile.

“ Considering that a garage is similar to a livery stable, for which it has become a substitute to a great extent, and that the rules of law governing livery stables are applicable to garages ;

“ Considering that the defendant Goudron has a lien and right of retention against said automobile until his charges amounting to \$132 have been paid” (1).

La Cour de revision a infirmé ce jugement pour les motifs suivants :

“ Considering that the proof establishes that the said Marin placed the said automobile in a garage kept by the

(1) *Ryland v. Gingras*, [1848] 2 R. J. R. Q. 293 ;—*Lachapelle v. Renaud*, [1873] 6 R. L. 217 ;—*Brazier v. Léonard*, [1882] M. L. R., 1 S. C. 419.

defendant Goudron; that Marin was accustomed to take the automobile in question for his use out of the garage of the defendant Goudron from day to day and replace it when done using it; that Marin did not keep up his payments in accordance with his contract; that plaintiff's action sets up this default on Marin's part and revendicates the machine;

" Seeing defendant Marin did not plead and judgment went against him by default declaring the plaintiffs owner of the machine;

" Seeing defendant Goudron pleaded that he offered the plaintiffs to deliver to them the machine upon payment of the sum of \$132. to which he was entitled for garage expenses, which offer plaintiffs refused, and the defendant Goudron renews that offer with his plea;

" Considering that a portion of the amount of \$132 claimed by defendant Goudron was for the sale of gasoline to the defendant Marin for the purpose of running his machine;

" Considering that it is shown in proof that no part of the said sum of \$132 was for repairs useful or necessary for the automobile, but that the same were, apart from the portion which was the price of the gasoline, the usual costs of cleaning and maintaining the automobile in question in connection with the defendant's daily use of it;

" Considering that, by law, there is no right of retention upon the said automobile in connection with defendant's Goudron's claim;

" Considering, therefore, the judgment of the Court of the first instance is erroneous:

" Doth reverse the said judgment and doth maintain the

plaintiffs' action and declare the automobile to be the property of the plaintiffs, and order the defendant and the officers of this Court to deliver the said machine to the plaintiffs; and doth condemn the defendant Goudron to pay the costs of his contestation in the Superior Court and in the Court of Review.

THE PROMOTION COMPANY OF CANADA (EUGÈNE
COOK) v. dame LERICHE.

**Mandat—Agent à commission—Contrat—Nullité—
Procédure—Conclusions—C. civ., art. 1722—C.
proc., art. 113.**

1. Lorsqu'un contrat par écrit est attaqué pour cause d'erreur ou de fraude, dans une action ou dans une pièce de procédure, sa nullité doit être demandée dans les conclusions; à défaut, l'écrit conserve toute sa valeur.

2. Si un agent à commission procure à un propriétaire un prêt hypothécaire, en vertu d'un mandat par écrit, et que ce prêt ne peut s'effectuer à cause des charges qui existent sur l'immeuble offert en garantie, l'agent a droit à sa commission; et dans ce cas une mise en demeure n'est pas nécessaire.

Le jugement de la Cour supérieure a été prononcé par M. le juge Archer, le 30 avril 1915.

MM. les juges Archibald, juge en chef suppléant, Martineau et Hackett.—Cour de revision.—No 1259.—Montréal, 9 février 1917.—Ross et Angers, avocats de la demanderesse.—Elliot et David, avocats de la défenderesse.

La demanderesse réclame \$804 pour commissions. La défenderesse, dit-elle, l'aurait autorisée, par écrit, à lui procurer deux prêts hypothécaires de \$21,000, s'engageant en cas de succès de lui payer une commission de 3 p. c., soit \$630; et un autre prêt de \$8500, moyennant une commission de 2 p. c., soit \$170, formant avec \$4 d'intérêts le montant de l'action. La demanderesse allègue qu'elle aurait pu effectuer ce prêt, mais qu'elle en fût empêchée par le fait qu'il y avait déjà trois hypothèques sur la propriété de la défenderesse, et que cette dernière se trouvait dans l'impossibilité de donner une première hypothèque comme il avait été convenu.

La défenderesse s'attaque à l'écrit produit et déclare que la demanderesse le lui a fait signer sans qu'elle ait pu l'examiner et en prendre connaissance; que la demanderesse connaissait bien la propriété en question et les charges qui l'affectaient; qu'elle n'a jamais été mise en demeure d'accepter aucun prêt; et que, de fait, la demanderesse ne lui a procuré aucun prêt.

La Cour supérieure a maintenu la demande pour la première commission, sur le principe que ce prêt n'ayant pu s'accomplir par la faute de la défenderesse qui n'avait pas informé son mandataire des hypothèques qu'il y avait sur son immeuble, elle devait lui payer sa commission.

En revision:

Mr. Justice Hackett. There is no doubt that defendant made an application for a loan upon her property situate in the city and district of Montreal, and that the terms and conditions of that mortgage are fully set out in the application, and in that application defendant distinctly states that the only existing mortgage upon the said property at the first time was \$16,000, and it was with this application that plaintiff went to one Fuller, the money

lender, who, after having taken communication of the terms and conditions, agreed to lend, and was ready to lend, the \$21,000 in question, according to the terms and conditions stipulated in her application.

The defendant, by her plea, states that the application form was written out by plaintiff, and defendant's signature was obtained thereto without having the opportunity of reading and examining the same. The clause of defendant's plea above cited must, if it means anything, mean error or fraud. That through error or fraud, plaintiff had procured her signature, and whether the one or the other, they are causes of nullity:—not causes of absolute nullity, but they give rise to an action to annul the document in which there was error or fraud. The defendant, in order to release herself from the obligation contained in plaintiff's exhibit no. 1, should have asked, by her pleadings the annulling of the contract; otherwise, it will remain in full force and effect, and not having asked so to do, plaintiff's exhibit must remain, with all its conditions, in full force and effect, and defendant's allegations upon this point cannot avail before this Court (1).

The charge made by defendant, as to obtaining her signature would be serious, but the defendant and her sister both swear that the document in question was read to them, and aside from this, the defendant herself avers that she read it herself, and discussed parts of it with plaintiff. There can therefore be no doubt that defendant signed the application in question, knowing its contents, and knowing also that there were three mortgages upon the property referred to, instead of one.

Another application is filed of record in this cause, signed by defendant, which also states that there was only one

(1) *Frigon v. Russell*, [1874] 5 R. L., 559.

mortgage upon defendant's property, to wit, \$16,000. This application was made through a different agent to another party, proving again that defendant either paid no attention to the application made, or did not realize the importance of the declaration she was making.

Did plaintiff procure the loan from Fuller, and would defendant have received it, had her property been in the condition represented in the application which was made for the loan? Of this there can be no doubt. Fuller, in his evidence, states that he had the money, kept it for some time, was anxious and willing to lend it, but was precluded from so doing from the fact that there were two more mortgages upon the property than defendants had stated, and he would not lend the money unless different arrangements were made.

Plaintiff had complied with his part of the contract when he had procured Mr. Fuller who was willing to advance the \$21,000 upon the terms and conditions mentioned in plaintiff's exhibit no. 1. Who was to blame if the loan was not effected? Certainly not plaintiff, who had fulfilled his part of the contract, but rather the defendant who, by her application, had mislead Fuller as to the amount of mortgages upon her property. Defendant, in her letter to Mr. Dyer, admits that plaintiff had arranged for the loan of \$21,000, and there is therefore no conclusion to be drawn but what the plaintiff, in accordance with the terms and conditions of defendant's application, procured the sum of \$21,000, and if the loan was not effected or completed, the fault or blame could not be laid at the door of plaintiff. Plaintiff had negotiated the loan and it is plainly prevent by the evidence of defendant herself and her letters and conversation, and her evidence in the matter must fully confirm the fact that she was put in default.

V
I
n
f
P
c
c
j
P
f
h
a
t
v
c
P
t
r

A

-

r
r
a

-

Was a *mise en demeure* necessary? In the case of *Cyr v. Lecours* (1), it was held that there was no necessity of a *mise en demeure* when the debtor was not capable of fulfilling his obligation, but that the plaintiff must not only prove that he was in condition to carry out his part of the contract, but that the defendant was not in condition to carry out hers. In so far as the commission in itself is concerned, it is a well known principle confirmed by the jurisprudence of this country that the agent to whom the proprietor of the real estate had entrusted the loan has fulfilled his obligation, and is entitled to his commission if he produces a lender who is willing to advance the money on a mortgage under the terms and conditions mentioned in the application duly signed by the defendant in relation with the conditions and specifications as to the nature and character of the loan. The plaintiff did his duty in this part—the defendant has not made good her plea—I can therefore see no reason for interfering with the judgment rendered in this cause, and do hereby confirm the same.

CHAREST v. SÉNÉCAL.

**Action confessoire—Servitude—Passage—Ruelle—
Obstacles—Locataires—C. civ., art. 557, 558,
1618.**

MM. les juges Fortin, Guerin dissident, et Allard.—Cour de revision.—No 2055.—Montréal, 1 mai 1916.—St-Germain, Guérin et Raymond, avocats du demandeur.—Walsh et Walsh, avocats du défendeur.

(1) [1914] 47 S. C., 86.

Celui qui a droit de passage sur une ruelle dans laquelle les locataires du propriétaire du fonds servant placent des obstacles à l'exercice de cette servitude, comme d'y étendre des cordes à linge, d'y faire des plantations, d'y construire des patinoirs, et d'y placer une porte ou barrière avec fermeture en dedans, peut intenter l'action confessoire contre ce propriétaire (1).

Le jugement de la Cour supérieure, qui est infirmé, a été rendu par M. le juge Archibald, juge en chef suppléant, le 12 mai 1914.

Il s'agit d'une action confessoire. Le demandeur avait un droit de passage dans une ruelle en arrière de sa propriété, en commun avec d'autres personnes locataires de maisons appartenant à son auteur, propriétaire de la ruelle. Il se plaint que ces locataires l'auraient empêché d'exercer son droit de servitude sur la ruelle en y plaçant divers obstacles. Ils auraient, dit-il, converti cette ruelle en cour, y plaçant des cordes pour faire sécher leur linge, y construisant des patinoirs, et y faisant des plantations de fleurs. Ils auraient aussi obstrué le passage en plaçant, à son extrémité, une porte ou barrière avec une fermeture (clanche) n'ouvrant qu'en dedans. Il allègue aussi que le niveau de la ruelle a été élevé de manière à ce que les portes de cour ne peuvent plus s'ouvrir, et que les caves de sa maison ont été inondées.

Le défendeur a admis avoir étendu du linge dans ce passage, comme ont fait les autres locataires depuis dix ans, mais que le demandeur s'en est jamais plaint. Il a nié les autres allégations et dit que c'est le demandeur qui, lui-même, a relevé le niveau de la ruelle.

La Cour supérieure a rejeté la demande, mais la majorité de la Cour de revision a infirmé ce jugement.

(1) En appel.

M. le juge Fortin. L'action du demandeur a été renvoyée par la Cour de première instance, parce que : 1. le demandeur n'a pas prouvé ses allégations relativement à l'exhaussement de la ruelle ; 2. parce qu'il n'est pas prouvé que, depuis le protêt, on y ait tendu des cordes à linge ; que son action, d'ailleurs est frivole sur ce point ; et, enfin, 3. parce qu'il n'est pas prouvé que la défenderesse ait autorisé ses locataires à faire aucun acte quelconque, ayant l'effet de gêner ou embarrasser le demandeur dans l'exercice de son droit de passage.

Le demandeur se plaint de ce jugement et en demande la revision.

Il s'agit en grande partie de questions de faits. La lecture attentive des dépositions au dossier nous conduit, à mon avis, aux conclusions suivantes :

1. Il n'y a pas de preuve que la ruelle ait été exhaussée par aucun des locataires de la défenderesse. La terre qu'on dit avoir servi à l'exhaussement aurait été prise, dit-on, dans la cave du locataire Kendall. Or, Kendall jure qu'aucune partie de cette terre n'a été mise dans la ruelle, mais qu'elle a été placée dans un autre endroit qu'il indique.

Pas de preuve, partant, que le demandeur ait souffert des dommages pour inondations de sa cave, résultant du changement de niveau de la ruelle.

2. Mais il est bien établi qu'on a presque toujours tenue fermée, par en dedans, la porte d'accès à la ruelle au moyen d'une planche barrée, et qu'on ne pouvait y entrer qu'en sautant par-dessus la porte ou barrière. Il en est résulté des inconvénients sérieux au demandeur. Cette porte a été réparée depuis l'action et on ne la ferme plus comme par le passé. C'est une reconnaissance du bien fondé des réclamations du demandeur à ce sujet.

3. Il est bien prouvé aussi qu'on se sert de la ruelle comme d'une cour. On y fait des plates-bandes, on y plante des fleurs et on y a même fait un rond à patiner.

De plus, on y tend des cordes à linge, tous les locataires y font sécher leur linge. Il n'y a pas d'autre endroit, disent-ils, il faut bien s'en servir. Tout cela s'est fait par les locataires à la connaissance de la défenderesse. Kendall déclare que lorsqu'il a loué, la défenderesse lui a dit qu'il aurait droit à l'usage de la cour en commun avec les autres locataires. Il appelle "cour" la ruelle en question.

Des cordes à linge sont un obstacle embarrassant lorsqu'on va dans la ruelle, surtout, en voiture, certains témoins en citent des exemples. Je ne puis, pour ma part, considérer ce grief du demandeur comme une frivolité. Je crois au contraire, qu'il est très sérieux. Ces cordes à linge sont encore là; elles y étaient lors de l'enquête et rien ne fait voir qu'elles aient été enlevées.

4. Il est bien établi que depuis une couple d'années, le demandeur s'est souvent plaint à la défenderesse par lui-même ou par ses employés, de cet état de choses et que, pour toute réponse, la défenderesse disait: "Je n'ai rien à voir à cela, adressez-vous aux locataires".

Le demandeur n'a pas eu l'occasion de se plaindre auparavant parce qu'il n'avait aucune sortie sur la ruelle et ne s'en servait pas. Mais il a construit une porte donnant sur la ruelle et exerce depuis son droit de passage.

Il est à peine nécessaire de rappeler que l'action ne pouvait être dirigée que contre la défenderesse, qu'elle ait autorisé ou non les actes de ses locataires. Il s'agit d'un droit sur la chose de la défenderesse (qui est propriétaire de la ruelle) et si l'action avait été portée contre les locataires, ces derniers auraient pu obtenir congé de la demande en dénonçant leur locateur, art. 1618 C. civ.

LA

Les

1910,
tribun

ment

ture a
portsarrêts
suite

compr

divers
en un
tions
rêts d

section

suite
ou de
répond

— 1916 —

LA LOI DES ACCIDENTS DU TRAVAIL

—DE—

QUEBEC

—ET—

Les arrêts rapportés qui en découlent jusqu'au 1er de
Janvier 1916.

—PAR—

WALTER A. MERRILL,
DU BARREAU DE MONTREAL.

Depuis la mise en vigueur de la Loi des Accidents du Travail en Janvier 1910, un grand nombre de causes ont été jugées, de sorte qu'il est émané de nos tribunaux, une jurisprudence assez considérable relevant de cette Loi.

La plupart des rapports judiciaires qui paraissent de temps à autre renferment des décisions relatives à la Loi des Accidents du Travail.

Jusqu'à ce jour un repertoire de jurisprudence a fait défaut; la Magistrature ainsi que les Membres du Barreau ont dû parcourir chaque volume des Rapports afin de se renseigner.

Cet ouvrage réunit en un seul volume tous les amendements à la Loi et les arrêts des tribunaux jusqu'au 1er de Janvier 1916. Ces arrêts sont classifiés à la suite des sections dont ils découlent et qu'ils interprètent.

Une attention toute spéciale a été consacrée à la Table Alphabétique qui comprend de nombreux renvois réciproques.

Sa valeur est d'autant plus précieuse qu'elle renferme une classification des divers genres d'incapacité; ce qui fait que dans l'étude d'un cas particulier, soit en une de poursuite judiciaire ou de règlement, l'avocat ou l'arbitre de réclamations des compagnies d'assurance peuvent instantanément s'en rapporter aux arrêts dans des causes analogues déterminant la compensation exigible.

On pourra se procurer une autorité en un clin d'oeil sous l'empire d'une section quelconque de la Loi et la citer au tribunal au cours de l'audience.

Cet ouvrage est indispensable aux avocats qui occupent soit pour la poursuite ou pour la défense dans des actions en compensation, ou en raison de délits ou de quasi-délits, il est également précieux pour les compagnies d'assurance qui répondent de la responsabilité patronale.

PRIX \$2.00

— 1917 —

The Criminal Code, (annotated)

BY

LEOPOLD HOULE, advocate, Montreal.

Besides the advantage of its little size and flexible cover, it is so disposed that the English and French texts are on the same page, with a perfect index.

The articles having a certain affinity with some others—and there are many—shall be referred to under each article with mention of details such as “prescription, appeal, suspension of sentence, arrest with or without warrant, if the Court of King’s Bench has exclusive jurisdiction, if the offence of the proceedings resort to the Clerk or Assistant-Clerk’s competency, if the authorization of the Attorney General or other authority is necessary, the article of the Evidence Act in connection with, and at least all the amendments inserted at their respective place. The first volume shall close with the Evidence Act, the Juvenile Delinquents Act (Federal & Provincial), the Ticket of Leave Act, the Criminal Fugitives and the Extradition Act.

The second volume shall be ready for sale in July 1917. It shall contain a “melange” of jurisprudence, of the privy Council, of Supreme Court and the latest decisions of the appellate Courts of Canada, briefly cited with every article, without repeating the law.

Moreover, the Habeas Corpus Act (Charles the second), and the jurisprudence, the Brit. North Am. Act (French and English texts).

These two volumes to be sold separately at the price of \$6.00 for the first volume and \$6.00 for the second.

PRICE \$6.00 PER VOLUME

WILSON & LAFLEUR, LIMITED, PUBLISHERS.

19. ST. JAMES STREET.

MONTREAL.